

## 1.

### Mieux qu'indemne : mystérieusement reconstruit

**C**ent fois, Frédérique, je t'ai raconté le moment où le feu m'a rattrapé et dévoré vivant.

Cent fois, j'ai senti tes mains chercher à tâtons celui que j'étais *avant*.

Il y a trois ans, un incendie de forêt m'a arraché le visage et les mains. Ça s'est passé au-dessus de chez nous, sur la chaîne de l'Estaque, un après-midi de l'été 2004. À deux heures de l'après-midi, j'étais un lieutenant de pompiers plein de force et d'insouciance. À sept heures du soir, un rescapé confronté à une épreuve d'une cruauté inouïe.

De cette épreuve, Frédérique, je veux que tu comprennes que je suis ressorti mieux qu'indemne : mystérieusement reconstruit.

J'y ai beaucoup réfléchi, à l'hôpital, puis chez nous, pendant les longs mois de rééducation : qu'est-ce qui fait qu'une vie bascule alors que rien ne vous y prépare ? Pourquoi rencontre-t-on son destin à trente et un ans ? Et comment peut-on ressortir accompli de ce qui aurait dû vous démolir ?

Mon objectif, aujourd'hui, c'est de tirer un trait sur ce drame. Pour cela, m'a-t-on conseillé, il faut l'écrire.

Veux-tu écrire ce livre avec moi, Frédérique ? Cette épreuve, nous l'avons vécue à deux. Sortons-en ensemble.

Fred

Oui, tirons un trait sur le malheur, Fred. Ecrivons ce livre pour nos enfants, nos parents, nos amis, pour tous les sapeurs-pompiers de France. Racontons notre histoire et finissons-en, ensemble, avec ces années de souffrance.

Il serait juste, aussi, de faire entendre, sous nos voix, celles et ceux qui furent au plus près de nous, dans l'épreuve : la famille, les amis, tes collègues, les médecins, Marielle, Marithé, Marien, Christine... Nous avons appris d'eux que si l'on tombe seul, on se relève à plusieurs.

Frédérique

## 2.

### Il avait l'air de la personne la plus seule au monde

#### *Fred à Frédérique*

Alors, je commence.

En cette fin de matinée de juillet, nous sommes tous à la maison, toi, moi, et nos deux enfants, Fabien, qui a six ans et Mathieu qui en a quatre. Il fait 35 degrés sous abri, le mistral souffle depuis trois jours, le ciel est blanc. On y voit passer des canadairs dans le sifflement aigu de leurs turbopropulseurs.

Nous habitons Gignac-la-Nerthe, une bourgade résidentielle de neuf mille habitants juste au pied de la chaîne du même nom. Marignane est à portée de voix, Marseille à vingt minutes de route, la mer à un quart d'heure. Nulle part en France, le risque d'incendie n'est aussi élevé qu'ici où il y a le plus de soleil, où il fait le plus chaud, où il y a le plus de vent. L'été, la végétation devient sèche comme de l'amadou. Les pins et la garrigue vaporisent leurs essences dans l'air en abondance. Il suffit d'une étincelle pour les transformer en cocktail Molotov.

Nous sommes samedi. Je suis de repos à la maison, tandis que mes collègues de permanence sont disséminés dans la nature à guetter les départs de feu. Comme tous les officiers, je sors entre cent-cinquante et deux cents fois

par an, et je monte soixante-quatorze fois la garde à la caserne. Plus, l'été, une vingtaine d'astreintes « feux de forêt ».

Je fais, en plus, du travail administratif. On me paye 2 400 euros brut par mois, primes comprises.

L'avion est parti et l'on entend de nouveau les cigales. Un chien aboie au loin, le clocher de l'église égrène les douze coups de midi. Je m'adosse au mur frais, là où nous avons planté un pied de bignone, et je souris : la vie est douce avec toi, Frédérique. Nous avons fait bâtir il y a peu cette belle maison entourée d'un jardin clos, et pour faire des économies, je me suis gardé les finitions ; ainsi, le week-end dernier, ai-je coulé la terrasse devant notre future piscine. Aujourd'hui, je compte bien attaquer le garage : enduits, rangements, et électricité. Oui, la vie est belle quand on se fixe des buts et qu'on les atteint.

J'aime l'effort, j'aime me donner des objectifs et tu as été le plus beau, le plus convoité. Nous sommes mariés depuis un an, nous portons le même prénom, je t'appelle Frédo et tu m'appelles Fred, nous signons nos courriers F&F et nous nous connaissons sur le bout des doigts. Tiens, cette bonne odeur de poivrons à l'huile d'olive qui s'élève dans l'air chaud, c'est celle de mon plat préféré... Ça, et une petite salade de tomates, quel festin !

Au cœur du bonheur, nous avons mis nos enfants. Ils jouent sur la pelouse depuis ce matin. Fabien, l'aîné, maillot de l'OM et bermuda rouge, vient de passer la défense pataude de Mathieu, en maillot du Brésil bien trop grand pour lui et slip de bain couleur pomme. Le ballon entre en boulet de canon dans la cage figurée par deux fauteuils de jardin...

– Papa, il a triché !

– Fais comme Zizou, chéri, reste cool !

Allons, il est temps de mettre la table. Tu t'affaires derrière le bar, les glaçons tintent dans le pichet d'eau fraîche, une chanson de Cabrel sort en sourdine du transistor. À côté, je garde un récepteur-radio branché en permanence sur le canal 24, le canal « feux de forêt » des pompiers des Bouches-du-Rhône, pour savoir ce qui se passe, situer les copains...

Le bonheur, Frédérique, ce jour-là, était rond et léger comme un ballon.

Jusqu'à ce que je sente le feu.

### *Frédérique à Fred*

J'ai ma vie, j'ai un métier – agent administratif – j'ai deux fils, mais quand on me demande qui je suis, je réponds souvent que je suis d'abord une femme de pompier. Toutes comprendront ce que je veux dire : ces hommes-là n'exercent pas une profession comme une autre. Pompier, c'est une vocation profonde. C'est le contraire de la légèreté.

Oui, je suis la femme d'un homme généreux, excessif, qui n'aime rien tant qu'aller au cœur du drame. Là où il peut servir, être utile, sauver. Je sais aussi, Fred, parce que je te connais si bien, que tu as besoin d'affronter le risque – comme les soldats de métier, comme les grands sportifs, comme les aventuriers. Et là, je sais que je n'ai pas ma place.

Quand tu pars au feu, tu es seul. C'est ta façon d'être au plus près de toi-même en étant près des autres. Aux femmes de pompiers comme moi, il reste la fierté et la solitude. Souvent la peur. Et parfois la tragédie.

### *Fred à Frédérique*

Le feu a son odeur, je la reconnais à des kilomètres.

Il est silencieux, je l'entends.

Il est invisible, je le vois.

Je sors sur la terrasse : c'est à droite, derrière le massif. Un panache de fumée brune monte de l'autre côté de la crête, à la hauteur de Carry-le-Rouet. Vu la distance, une bonne dizaine de kilomètres, l'incendie est déjà important.

Je rentre dans la maison et j'appelle ma caserne sur mon portable de service – tous les officiers de pompiers en ont un, ils le gardent ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je tombe sur le deuxième officier, mon copain Raymond Guyader. Il n'est pas au courant.

– Personne n'a sonné l'alerte ? On le voit d'ici.

– De chez toi ?

– Oui.

– OK, je m'en occupe.

Je ressors, et ce que je vois me laisse cloué sur place.

Un deuxième feu a démarré. Cette fois, c'est sur la gauche, vers Marseille donc. Celui-là est énorme, un véritable volcan qui vomit des torrents de fumée. Le panache, haut de trois cents mètres, ressemble à celui d'une bombe atomique. On voit distinctement des flammes, à la base.

Tout autour, le ciel a viré au gris.

C'est stupéfiant : il y a une minute, il n'y avait rien, et maintenant on ne voit plus que ça. À vue de nez, il a dû prendre le long de l'A55, l'autoroute qui relie Marseille à Martigues et qui passe à trois kilomètres au sud de la maison. Au pied, donc, de la chaîne de la Nerthe, et à la hauteur de la station-service Total qui se trouve là-bas.

Je connais bien l'endroit, j'y suis allé plusieurs fois éteindre des feux de broussailles. J'y étais aussi lors du

grand feu de 2002, qui a détruit 600 hectares de garrigue. Le massif tout entier est un chaos de barres calcaires percées de ravins et couvertes de pinèdes, un domaine enchanté plein de silence et de lumière réservé aux chasseurs et aux promeneurs. Sur sa crête, il y a Le Rove, un village préservé par miracle de la pression immobilière, et à quelques minutes, par une petite route qui descend vertigineusement, on rejoint le port de l'Estaque, Saint-Antoine et Marseille... C'est-à-dire des quartiers résidentiels, des lotissements, des écoles, des crèches, des maisons de retraite et, plus bas, des quais grouillant d'activité, des hangars et des réservoirs pleins à craquer...

Et le mistral qui souffle à 60 km/h !

Un dicton, chez nous, dit qu'« on éteint un feu d'une minute avec un verre d'eau, un feu de deux minutes avec un seau d'eau et un feu de trois minutes avec une citerne ». Pour celui-là, il faudra au moins l'étang de Berre.

Quand tu viens me rejoindre, la colonne de fumée s'est évasée en une sinistre corolle d'encre qui tache le ciel sur cinq ou six cents mètres de haut.

– Si près ? Mais ils n'ont rien dit à la radio !

La radio reste muette, en effet. L'alerte aurait dû être donnée, pourtant. On devrait entendre les premiers camions passer.

Au lieu de cela, il n'y a que le silence grésillant de midi. Je réfléchis. Si l'incendie a bien démarré au niveau de la station-service, sur la gauche de l'autoroute quand on va sur Martigues, alors le vent est en train de le pousser sur les pentes de la Nerthe. Parallèlement à la Nerthe, à deux minutes à vol d'oiseau, s'élève la chaîne de l'Estaque : c'est le même paysage et la même végétation. Ça brûlera pareil.

Il n'y a pas d'eau, là-haut, pas une source, pas un puits, pas de piscine, seulement un étang, avant les carrières Lafarge. Collines et ravins sont couverts d'une garrigue, à base essentiellement de chênes-kermès – ces arbustes à feuilles persistantes, d'un à deux mètres de haut, qui plantent leurs racines dans la moindre anfractuosité du rocher. Il reste aussi quelques belles pinèdes, là où ça n'a pas brûlé, il y a deux ans. Ce sont autant de munitions laissées à l'abandon.

Je décide d'y aller. Tous les pompiers savent ça : en cinq minutes, un feu de forêt double son territoire, en dix minutes, il l'a multiplié par vingt, une demi-heure plus tard, il sera trop tard pour l'arrêter seul, à supposer que vous en ayez l'idée. Il faudra des hommes, puis des camions, puis des dizaines de camions et des centaines d'hommes.

Je ne serai pas de trop.

### *Frédérique à Fred*

Tu décides d'y aller et je ne te retiens pas. Tu es en congé et rien ne t'y oblige, sinon l'idée de faire ton devoir. Vous avez tous ça dans le sang, les Maggiani, je le savais en t'épousant. Ton frère est pompier volontaire, ton beau-frère est pompier professionnel, et toi, tu es le troisième gradé de ta caserne, alors... J'ai toujours été fière d'être l'épouse d'un pompier. Et fière, absurdement, des risques que tu prenais. Comme si, quand tu partais, je donnais, moi aussi, quelque chose aux autres.

Tu y vas et je ne te retiens pas, ce 24 juillet 2004.

Mais je m'en veux depuis ce jour-là, Fred. Car cet incendie qui a failli dévorer Marseille, ce sont nos vies qu'il a calcinées.

### *Fred à Frédérique*

Il est deux heures de l'après-midi quand je me précipite dehors, les clés de la Clio à la main. Ce n'est pas mon premier grand feu, mais je sais que celui-là sera exceptionnel.

Mon équipement est à la caserne, à Marignane : c'est à l'opposé. Je vais perdre dix bonnes minutes pour aller là-bas, deux autres pour gagner mon bureau, m'habiller, attraper ma radio portative, les cartes du secteur, ressortir et monter dans le 4 × 4 Pagero de service – pas question de monter là-haut avec ma voiture personnelle.

Plusieurs camions sont déjà partis, un autre sort du garage à ma suite, sirène hurlante.

Je fonce.

Tu as raison, Frédérique, j'aime ces moments-là. Le cœur cogne, les veines charrient des torrents d'adrénaline, mais l'esprit reste lucide, le geste précis. Sur la route qui mène aux carrières Lafarge, je monte à 100 km/h. Le volant du puissant 4 × 4 cogne contre mes mains, l'air siffle par la fenêtre ouverte, l'uniforme en kermel ignifugé pèse sur mes épaules et mes cuisses, rassurant, familier : veste, sous-veste, pantalon, cagoule, gants, plus les bottes et le casque léger F2, spécialement conçu pour combattre les feux de forêt. Le fameux casque thermoformé en plastique argenté avec visière pare-flammes et protège-nuque sous lequel le public nous connaît est réservé aux autres théâtres d'intervention.

Je remonte la départementale sur quelques centaines de mètres, je passe sous l'A55, et j'attaque les premiers virages qui mènent au massif. Quelques voitures descendent dans l'autre sens, fuyant le cataclysme. L'air est maintenant plein de fumée, des escarbilles volètent entre les arbres.

Coup de volant à droite : la station-service est là, légèrement en contrebas. Je descends. Un colossal mur d'étope brune se dresse au dessus de la colline, filtrant une lumière de fin du monde. Dessous, à perte de vue, les flammes brasillent, explosent et rebondissent. L'air crépite, comme s'il s'était transformé en une matière friable. Il a l'odeur d'une plaque de métal portée au rouge.

Quatre camions de pompiers, phares et gyrophares allumés, sont déployés en éventail. Une dizaine d'hommes se battent avec leurs pauvres moyens – quelques lances – et quelques civils les aident du mieux qu'ils peuvent. Au-dessus, invisible, un hélicoptère tourne.

Je reviens à la voiture et je passe les canaux de la radio en revue. L'essentiel de nos forces est à Carry-le-Rouët, de l'autre côté du massif – c'est le premier incendie que j'ai vu tout à l'heure. Les ondes sont pleines de voix, avec, en arrière-plan, les rugissements des moteurs et le hululement des pompes tournant à plein régime. Chaque intervenant décrit une « situation difficile » dans son secteur.

« Situation difficile », ça veut dire que ça barde.

Un incendie, c'est toujours ça : trop de feu et pas assez d'hommes. Au début, on le gère dans la précipitation, il faut improviser une chaîne de commandement, reconnaître le terrain, dresser un plan de bataille, faire venir le personnel nécessaire. Alors seulement, on peut donner à chacun sa place précise dans le dispositif, mais pour cela, il faut tout un dispositif radio, avec une fréquence attribuée à chaque échelon.

Pour connaître la mienne, j'appelle le Centre Opérationnel Départemental d'Incendie et de Secours, qui est à Marseille. Le CODIS est censé avoir la vision globale des moyens mis en œuvre, il centralise toutes les infor-

mations et il fait intervenir l'EDF, la SNCF, les sociétés d'autoroutes, la police ou la gendarmerie quand c'est nécessaire.

La voix placide d'un opérateur me répond :

- Où êtes-vous actuellement ?
- Au pied du feu, pas loin de la station service.
- Quelle est la situation ?
- Très mauvaise. Feu en évolution libre. Il nous faut des renforts.

Il me donne un numéro de canal qui me permet de prendre contact avec ce qui sera mon autorité de tutelle, le Commandant des Opérations de Secours. Le COS gère le sinistre sur place, en liaison étroite avec le CODIS.

On a un HBE sur zone, mais on aura besoin d'un appui aérien.

Le HBE, c'est un hélicoptère bombardier d'eau – généralement, un « Écureuil » loué par le service départemental d'incendie et de secours. Au même instant, je le vois qui passe sur ma droite, au ras des arbres, minuscule insecte fendant vaillamment les remous de fumée brune.

Cinq cents litres d'eau dans un seau au bout d'une élingue contre une bombe atomique. Autant dire, rien...

Heureusement que les canadiens rapploient.

Il est quinze heures. Ils doivent survoler notre maison. J'ai une pensée pour toi et pour nos deux garçons, mais c'est d'un pompier qu'on a besoin ici, pas d'un mari ou d'un père inquiet.

Je fais demi-tour, rejoins mon véhicule et monte jusqu'à la ferme Caussimond par le route toute en lacets. Les vastes bâtiments abandonnés sont déjà cernés par les flammes. Le mistral a forci et il balaye la crête à grands coups de faux, courbant le feu qui siffle. Des semis

d'étincelles traversent la fumée et s'enfoncent plus loin, en plein dans la végétation sèche.

Il y a là deux camions des Marins-pompiers de Marseille, plus un camion de Châteauneuf-lès-Martigues et un autre venu des Pennes-Mirabeau. Nous sommes en tout dix-sept pompiers. Sans attendre, nous attaquons le feu sur son flanc gauche.

### *Frédérique à Fred*

Tu es parti depuis environ une heure. Soudain Mathieu, notre plus jeune fils – il a 4 ans – se tourne vers moi et me dit d'une voix bizarre :

– Maman, je ne veux pas que papa meure.

Il n'a jamais dit cela avant. A-t-il vu des images à la télévision, fait-il le rapport avec ce qui se passe sous ses yeux ? Peut-être.

– Ne t'inquiète pas. Papa est plus fort que le feu.

Fabien, lui, se tait. Le visage buté, il regarde l'épaisse et noire fleur vénéneuse qui monte dans le ciel bleu. Et d'un coup, je comprends ce qui cloche. C'est le silence. Ta radio branchée sur la fréquence des sapeurs-pompiers ne fonctionne plus.

J'ai beau secouer l'appareil en tous sens, vérifier les connections, elle reste muette. Nous sommes coupés des hommes qui, là-bas, luttent.

Coupés de toi.